

I.

INTRODUCTION

Marcel OTTE

INTRODUCTION

I. Aperçu des données historiques

Résumant l'un dans l'autre les sources écrites, les données archéologiques et les documents iconographiques, on peut dresser le tableau suivant des principales étapes aujourd'hui connues de l'histoire ancienne de notre Cité. Un habitat du Paléolithique moyen devait exister non loin du centre de la place actuelle. Des outils de silex furent découverts dans les dépôts limoneux inférieurs accompagnés de leurs déchets de façonnement. La proximité de matériau abondant dans les collines du Publémont favorisait cette implantation primitive (silex du Crétacé hesbignon). C'est d'ailleurs au quartier Sainte-Walburge que fut découvert et fouillé un très important site de cette époque au début de ce siècle (1). Contemporaine de l'homme de Néandertal et de l'industrie dite "Levalloisienne" ou "Moustérienne", cette installation s'explique aussi par la proximité des cours d'eau attirant la faune et donc favorable à la chasse. Il est impossible de dater plus précisément ces outils dans l'état remanié où ils furent découverts à Liège (2). Cependant, les comparaisons avec Sainte-Walburge et d'autres sites mosans donnent une période très vaste, étalée sur plusieurs dizaines de millénaires et en tous les cas antérieure à 40 000 ans, période de l'arrivée en Europe de l'homme anatomiquement moderne.

Au Mésolithique récent (7^e ou 6^e millénaire avant notre ère), d'intenses traces d'occupation apparaissent. A plusieurs emplacements dans la fouille, nous avons retrouvé les traces d'un "sol" au sens pédologique du terme, c'est-à-dire une formation noirâtre due à une altération physico-chimique en présence d'un développement végétal. Les conditions climatiques qu'il suppose attestent une phase de réchauffement et d'humidité. Nous sommes dans l'ère post-glaciaire, dite "Holocène", aux conditions analogues à celles d'aujourd'hui. Le reboisement des vallées et les conditions climatiques favorisent une faune dite "tempérée", telle celle de l'Ardenne actuelle : cerf, chevreuil, sanglier.

Les chasseurs du Mésolithique s'accommodent de cet environnement. Ils pratiquent la chasse à l'arc, la pêche et la cueillette. C'est la phase récente de cette histoire qui est représentée à Liège. Le groupe culturel auquel elle se rattache est d'extension régionale (Rhin-Meuse-Escaut) (3). A nouveau la proximité des matériaux (ici prélevés dans la rivière parmi les galets arrachés aux craies hesbignonnes), l'abondance du gibier terrestre et aquatique ont favorisé la concentration des habitats mésolithiques en fond de vallée mosane, sur le replat naturel formé au centre de la ville. Déjà quelques tessons mal cuits montrent que la céramique fut inventée ou imitée par ces "derniers chasseurs" nomades (4). Le façonnement des lamelles en silex est dû à un système de pression à la béquille exercée sur les blocs de matériau. Cette technique permettait d'obtenir de longues lamelles très régulières, permettant de réaliser des armatures géométriques (trapézoïdales plus spécialement). Ces têtes de traits légères démontrent l'emploi de l'arc dont l'usage s'adaptait le mieux au milieu forestier alors prédominant.

A la fin du 6^e millénaire (vers 5350 avant notre ère en dates C14 corrigées), tout change : les premiers peuples sédentaires s'installent à Liège en y trouvant un autre facteur favorable, le fertile limon de la place. Installé sur un replat, il provient à la fois des loess remaniés des plateaux ("limons" hesbignons) et des alluvions fluviales de la Légia et de la Meuse. Ces formations fertiles sont recherchées par ces premiers agriculteurs dont les techniques, encore primitives, requièrent un sol meuble et riche. Ils introduisent des céréales domestiques, inconnues en nos régions à l'état sauvage, et les pratiques de l'élevage et de la domestication. Chèvres, moutons, boeufs, porcs sont désormais reproduits et consommés en captivité assurant une régularité à l'alimentation et lui ôtant sans doute un peu de son aventure. Une gamme de la faune reste néanmoins sauvage : cerfs et chevreuils sont encore chassés et, surtout, les occupants de la place au Néolithique ont abondamment

(1) DE PUYDT M., HAMAL-NANDRIN J., SERVAIS J., 1912.

(2) ULRICH-CLOSSET M., 1975.

(3) GOB A., 1984 et 1988.

(4) ROZOY J.-G., 1978.

pratiqué la pêche dans les bras de la Meuse : goujons, barbeaux, carpes (5). Les premiers paysans ont aussi introduit la pratique généralisée de la céramique. Désormais, les récipients sont faits de terre cuite ce qui, grâce à leur fragilité, offre aux archéologues des traits culturels précis et très nets.

Le décor en rubans incisés sur ces poteries a donné le nom au groupe ("céramique rubanée") dont l'origine participe d'un mouvement général diffusé à partir des Balkans à travers l'Europe centrale selon l'axe danubien. Installées dans de vastes maisons de bois groupées en villages, ces populations nouvelles constituaient les premiers sédentaires de la future ville médiévale.

Les périodes protohistoriques sont mal représentées bien que divers éléments attestent une continuité d'habitat : haches polies et armatures du Néolithique final (6), outils de bronze recueillis jadis dans le lit de la Meuse (7) et, sur le flanc nord de la place, diverses structures (foyers, dallages) appartenant à l'Age du Fer récent. Une installation celtique précédait donc de quelques siècles la construction de la villa romaine au centre de la place actuelle.

Cette grande phase d'occupation romaine débute au premier siècle de notre ère et se poursuit jusqu'au IV^e siècle (8). Elle comporte de vastes bâtiments, très soigneusement construits, un hypocauste et plusieurs bains (9). Différentes phases d'aménagement y sont visibles dont la dernière ferait suite aux invasions "barbares" du III^e siècle.

Une période d'abandon semble succéder à cette page de l'histoire liégeoise : des colluvions s'accumulent dans les ruines et la végétation s'y développe (formation de sols et coquilles terrestres dans les ruines). Les premières installations sont datées des VI^e et VII^e siècles et prennent dès lors les formes les plus diverses. Une nécropole mérovingienne est implantée sur les flancs de la colline à l'ancienne place Notger, bientôt accompagnée de l'église Saint-Pierre dont le patronyme

indique bien la fonction funéraire (10). Au nord de la place, plusieurs constructions de pierre semblent restituer un petit habitat rural. Tout à fait à l'est, différentes cabanes de bois bordent le cours fossile de la Légia alors aménagé peut-être par un embarcadère de bois encore bien conservé (11). Récemment (fouilles en collaboration avec le S.F.R.W.), un petit bâtiment à abside orientée fut retrouvé en relation avec cette phase et associé à de la céramique mérovingienne. Il pourrait s'agir de l'oratoire dédié aux saints Cosme et Damien et dans lequel, selon les premières sources, l'évêque Lambert serait venu se recueillir (12). Cette phase attribuée au VII^e siècle impliquerait donc l'existence de cet oratoire dès avant les séjours de l'évêque, assassiné vers 705. Cette agglomération proto-urbaine entoure clairement l'ancienne villa romaine. Tous les murs reconstruits alors s'alignent d'ailleurs sur les directions des bâtiments antiques dont ils respectent l'orientation. A l'intérieur de la villa, divers éléments architecturaux montrent un aménagement contemporain des petites constructions périphériques. Ceci signifie que le bâtiment romain était ré-affecté et constituait peut-être la "domus" dont parlent les premiers textes. Tout était donc en place en cette première période médiévale pour provoquer l'émergence d'une cité en pleine campagne : les voies d'eau, communications naturelles, la nécropole, la zone orientale économique et artisanale, et enfin au centre de la place, la demeure privée de l'évêque, les quelques bâtisses directement attenantes et l'oratoire récemment mis au jour.

La période suivante est illustrée à la fois par les textes et par les documents archéologiques. Un sanctuaire est fondé à travers tout l'édifice romain recoupant les murs et recouvrant les sols désormais oubliés et négligés. L'orientation est alors strictement est-ouest et ne respecte plus l'alignement antique. La première construction possède une abside courbe à l'ouest, probablement à l'emplacement du martyr de l'évêque. Ce sanctuaire se prolonge vers l'est environ jusqu'à la troisième travée de Notger. Il correspond probablement à un martyrium édifié en l'honneur du saint et non encore à l'église cathédrale dont le siège serait alors maintenu à Maastricht. Cet édifice correspondrait à celui fondé spontanément

(5) DESSE J., 1984.

(6) CAUWE N., 1988.

(7) MARCHAL A., 1949-1950.

(8) MARCOLUNGO D., 1990.

(9) DEGBOMONT J.M., 1990.

(10) ALENUS-LECERF J., 1983; STIENNON J., 1984.

(11) OTTE M. et HOFFSUMMER P., 1984.

(12) KUPPER J.-L., 1984 a.

"par la ferveur populaire", pour honorer le saint du lieu. Selon les informations recueillies lors des fouilles anciennes, il pourrait correspondre au dallage de mosaïques figurant une croix et découvert en 1907 (fig. 117). Un second chevet, plat celui-ci, fut ensuite installé toujours à l'ouest élargissant le précédent. Il fut mis en relation avec les différents "sols roses" reconnus lors des fouilles anciennes et erronément attribués à Notger. Ces sols faits de mortier compact sont associés à une série de sépultures (sarcophages monolithiques) orientées chevet à l'ouest comme pour le martyrium.

Il ne fait guère de doute cependant que nous sommes là en présence de la première église cathédrale, après le déplacement de l'évêché de Maastricht vers Liège, opéré au milieu du VIII^e siècle. Les différentes phases de réfection du sol correspondent sans doute aux déprédations subies par l'édifice lors des passages des raids normands et rappelées dans les textes (13).

A partir du règne de Notger vers la fin du X^e siècle, tous ces bâtiments furent arasés et englobés sous les sols de la grande cathédrale de style ottonien à la fois très étendue et profondément implantée. Seul l'extrême développement de ses nefs a permis la conservation *in situ* des vestiges appartenant aux phases antérieures. Ce sont d'ailleurs les mêmes fondations qui furent reprises et étendues dans les constructions gothiques après l'incendie de 1185. Ce sont ces différentes structures que le présent ouvrage va décrire, analyser et interpréter.

II. Historique des fouilles et publications

Outre les abondantes sources iconographiques déjà bien exploitées (14), on dispose de quelques descriptions de la cathédrale en son état gothique, principalement rédigées au cours du XVII^e siècle (15). Les évocations que l'on y trouve restituent l'iconographie des portails, l'organisation générale de l'édifice (cloîtres, absides...) et l'attribution des chapelles. Les fouilles récentes menées aux cloîtres occidentaux en collaboration avec le S.F.R.W.

ont permis de retrouver une partie de ces témoins artistiques oubliés et restituent ainsi certaines étapes de la sculpture mosane médiévale (expositions à la FNAC/Liège en 1991 et au Hall des Foires de Coronmeuse en 1992). L'image se précise ainsi pour la dernière étape de ce bâtiment prestigieux, relayée par une série de faits ponctuels tirés de sources archivistiques, particulièrement le Cartulaire de Saint-Lambert (16).

Un complément substantiel fut apporté dès les origines, par les données matérielles extraites du sol même de Liège. C'est en effet en 1326 que le cimetière mérovingien fut rencontré et décrit lors de travaux sur la butte Notger.

Son interprétation prêtait naturellement à controverse mais sa haute ancienneté était déjà perçue (17). La même nécropole fut à nouveau rencontrée à la fois au XVII^e siècle lors de la construction d'un hôtel canonial et en 1860 lors de l'aménagement du parc Notger. A cette époque enfin, la signification franque des sépultures fut clairement reconnue (voir T. Gobert, t. VIII, 1977). Cette constatation permettait déjà de faire remonter l'origine de la Cité antérieurement aux premières mentions écrites, lors du martyre de saint Lambert au début du VIII^e siècle.

C'est à la fin du XIX^e siècle que l'occupation d'époque romaine fut reconnue sur la base de dépôts de tuiles propres à cette architecture et découverts lors de travaux d'aménagement aux abords immédiats de la place (H. Danthine, 1984). Différentes formes d'interprétation plus ou moins romanesques furent alors imaginées pour l'origine de la ville à l'époque romaine en utilisant à la fois les maigres sources historiques disponibles pour ces hautes époques et ces quelques vestiges antiques fournissant une perspective très longue suscitant rêves et légendes. Tout semble-t-il avoir été écrit en cette fin du XIX^e siècle sur l'histoire de la Cité dans l'état documentaire alors disponible : de l'étude des sources (18) aux synthèses (19), des

(13) KUPPER J.-L., 1984a; NOIRET P., voir ci-après.

(14) FORGEUR R., 1984 et 1988; PHILIPPE J., 1979.

(15) ABRY L., 1700; GOBERT Th., 1926.

(16) KURTH G., 1909; FORGEUR R., 1984, 1988 et présent volume. KUPPER J.-L., 1990.

(17) ALENUS-LECERF J., 1983; STIENNON J., 1984.

(18) BORMANS S., voir bibliographie.

(19) KURTH G., 1909.

reconstitutions de plans (20) aux récits épiques les plus "inspirés".

Dans cet état d'esprit et dans l'effervescence des débats d'érudits, le XX^e siècle s'amorce avec les grands travaux de 1907 où chacun attendait découvertes ou confirmations. C'est pourquoi, dès après les premiers coups de pioche pour la conduite de gaz, un accord fut convenu avec la Ville afin d'étendre les sondages à une vaste périphérie atteignant pratiquement l'ensemble de la place.

Une fois de plus, l'origine de la Cité fut reculée : des traces d'un village préhistorique furent alors découvertes sous les dépôts romains (21). L'hypocauste fut mis au jour et aménagé afin d'en rendre la visite aisée.

Différents niveaux de sols médiévaux furent reconnus correspondant aux phases anciennes de la cathédrale (22). De nombreux sarcophages monolithiques soulignaient l'importance de l'édifice dès le Haut Moyen-Age et on découvrit même une mosaïque primitive chrétienne intégrée à l'un des premiers bâtiments postérieurs à l'époque romaine.

De nouvelles et abondantes données venaient ainsi compléter, confirmer ou illustrer l'histoire jusque là connue de l'agglomération. Partant d'une succession d'événements ponctuels cités dans des textes, on aboutissait à un processus multi-millénaire justifiant la persistance d'installations humaines de différentes natures mais toujours au même emplacement. Ces processus de permanence et de transformation apportent alors à l'histoire de Liège une richesse d'approche anthropologique considérable dont les études récentes n'ont peut-être pas encore restitué l'envergure.

Dans les années trente, de nouvelles découvertes fortuites furent réalisées au travers des voies séparant la place des grands magasins. La construction d'une galerie souterraine, dénommée "Thiriart", mit au jour diverses fondations dans lesquelles l'importance des pieux battus dans l'argile fangeuse frappa les observateurs. Il s'agit sans doute des dépendances méridionales de

la cathédrale et, en particulier, des abords de Notre-Dame-aux-Fonts. Diverses sépultures furent alors découvertes et l'une d'entre elles fut souvent évoquée par la qualité de conservation des tissus funéraires (23).

La période d'après-guerre est marquée par un regain d'intérêt et par une série d'interprétations de ces vestiges exhumés lors des fouilles (24). Dans les années soixante, les événements politico-scientifiques prirent une toute autre tournure. Prises par une rage de destruction malade et des poussées mégalomaniaques, certaines autorités conçurent le projet disproportionné à la ville et, de toutes façons anachronique, de tout raser du centre ancien et de le "remodeler" à leur mesure. De nombreuses tentatives furent menées par mes professeurs d'alors, Hélène Danthine et Jacques Stiennon, afin de limiter les destructions en matière de vestiges et imposer une recherche préalable à cet emplacement. D'abord étudiant puis assistant à l'Université, j'ai pu suivre de près les affres de ces controverses. Au cours des années septante, les risques de destruction définitive du sous-sol archéologique se précisèrent à la suite de projets de métros puis de parking et de gare d'autobus. Les tractations furent longues et complexes de telle sorte que l'on ne put entreprendre les premières fouilles qu'en juin 1977.

Elles s'étalèrent jusqu'en 1984, entrecoupées par de tumultueux événements dont la presse se fit écho et qui échappent à notre propos actuel. Concentrées surtout au centre de la place, les recherches de l'Université étaient doublées, dès 1978, par celles du Service National des Fouilles du côté oriental (25).

En 1982 eut lieu le "démontage" de certains vestiges dont une plaque, réalisée par Michel Ote et éditée par la Ville, rend témoignage. Ces éléments architecturaux (crypte, hypocauste, praefurnium) sont aujourd'hui dans l'attente d'un réaménagement. Nos travaux de fouilles se poursuivirent encore jusqu'en 1984, hiver comme été, surtout concentrés dans les zones septentrionales, soit au quartier mérovingien bordant la villa romaine côté palais (26). A partir de 1990, les fouilles furent reprises

(20) DE MARNEFFE, voir J. Philippe, 1979.

(21) DE PUYDT M., 1909.

(22) POLAIN E., 1907.

(23) LESUISSE R., 1930.

(24) PHILIPPE J., 1956, 1960.

(25) ALENUS-LECERF J., 1980, 1983.

(26) OTTE M., 1990.

dans les zones restées inexplorées, en collaboration avec le nouveau Service Régional des Fouilles. Les parties ouest (cloîtres), centrale (églises primitives), septentrionale (vicus mérovingien) et méridionale (villa romaine) sont aujourd'hui en cours d'exploitation. Les informations très abondantes et complexes qu'elles livrent viennent compléter très heureusement celles présentées ici. Elles feront l'objet de publications prochaines, elles aussi réalisées en collaboration.

Notre responsabilité scientifique est ici particulièrement engagée puisque seule notre génération aura eu l'occasion d'observer et d'interpréter ces traces matérielles de l'histoire de Liège au centre de la place. Tenant compte de l'évolution rapide des méthodes et conceptions scientifiques, il nous paraît spécialement grave d'assister à la destruction systématique de ces archives par les pouvoirs publics en cette fin du XX^e siècle où l'esprit, pourtant, paraît s'imposer comme valeur dirigeante aux responsables étrangers. Restés impuissants vis-à-vis de ces destructions malgré la véhémence populaire et le soutien des plus respectables institutions internationales (dont l'UNESCO), il nous revient l'impérieux devoir de transmettre aux consciences éventuellement plus sensibilisées des générations futures un maximum d'informations objectives.

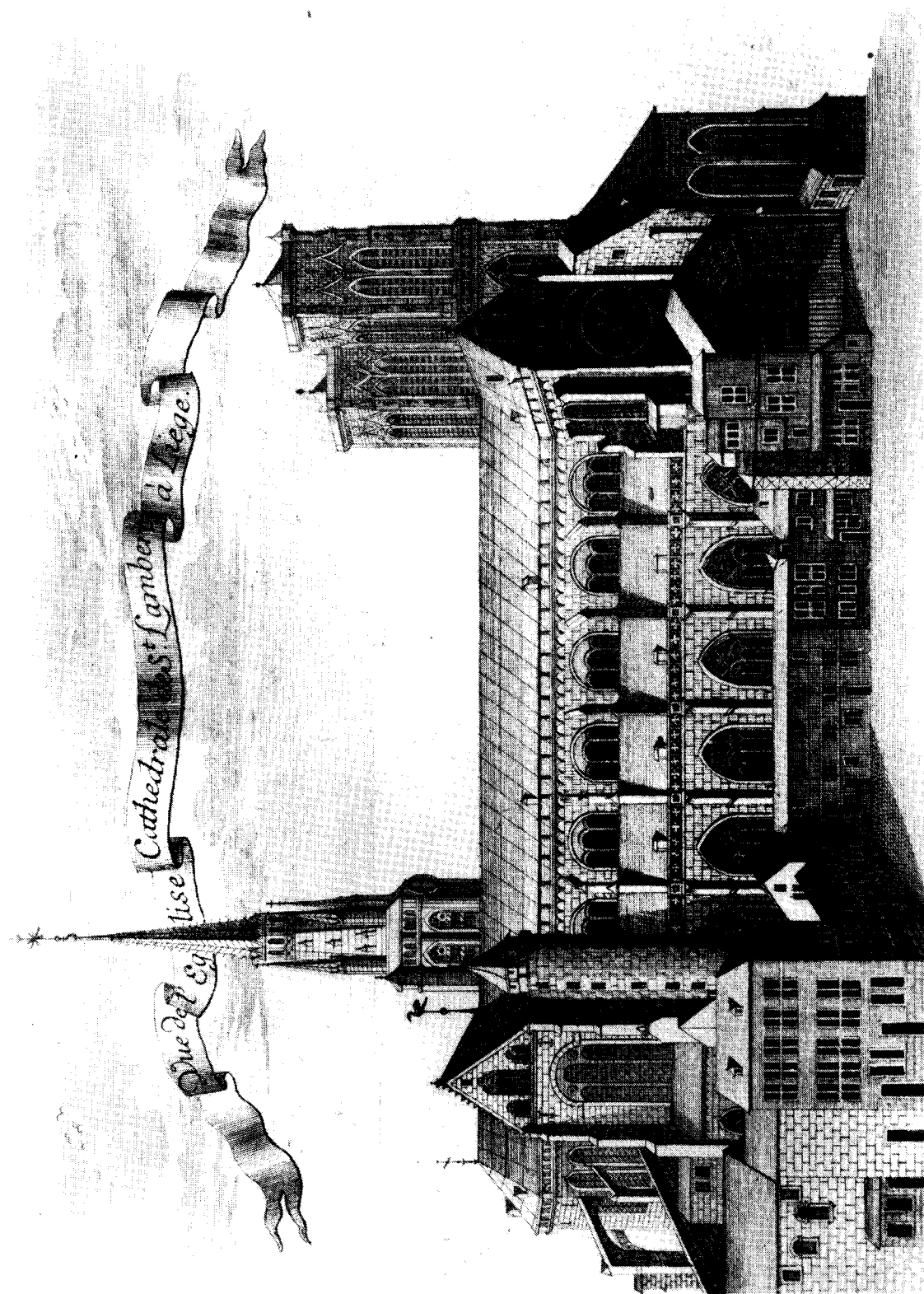


Fig. 2. Remacle LE LOUP. Gravure au burin de la cathédrale éditée dans les Délices du pays de Liège de pierre Saumery (1738) (Photo ACL 62607 B).

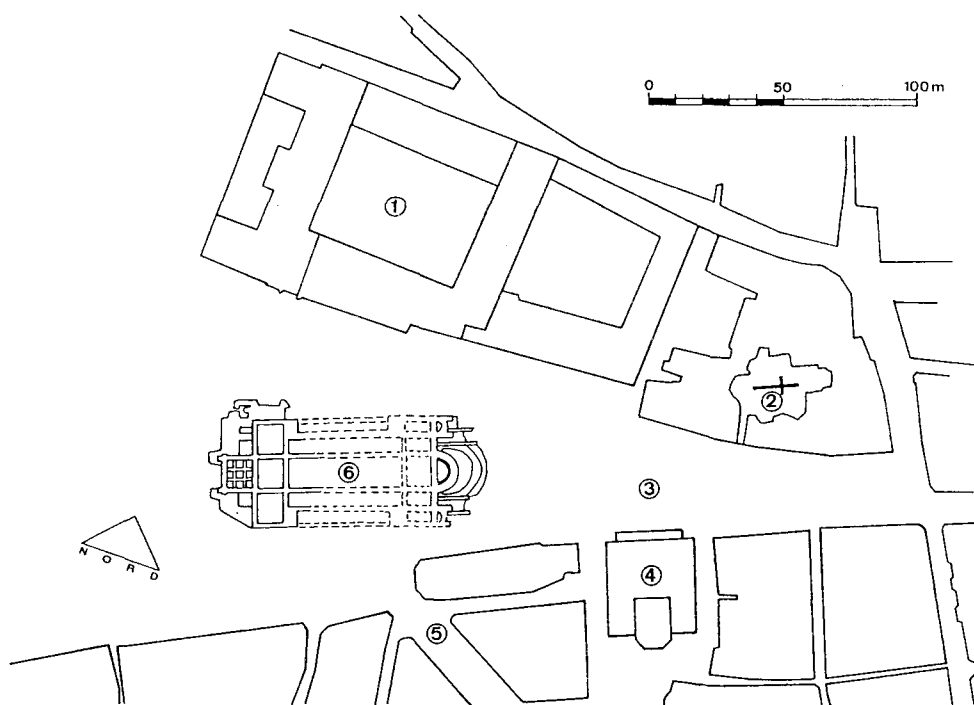


Fig. 3. Situation de la cathédrale

1. Palais des Princes-Evêques
2. Eglise Saint-André
3. Place du Marché
4. Hôtel de Ville
5. Rue Léopold
6. Emplacement de la cathédrale



Fig. 4. Carte postale du début du siècle.



Fig. 5. Le chœur oriental de la cathédrale en 1979; fouille du Service National des Fouilles sous la direction de Mme J. Alénus-Lecerf.



Fig. 6. Démontage des murs de la crypte ottonienne en 1982.



Fig. 7. Transport des éléments par convoi exceptionnel.